



Exposé de **RICHARD SENNETT**, sociologue, urbaniste, chercheur, expert auprès des Nations Unies pour le Programme sur le changement climatique et la ville

DÉBATEUR : ALAIN BOURDIN, sociologue et urbaniste.

Programme conçu et animé par **ARIELLA MASBOUNGI**, architecte-urbaniste, Grand prix de l'urbanisme 2016.

Le 14 décembre 2021, dans le cadre des 5 à 7 du Club Ville Aménagement

INTRODUCTION PAR ARIELLA MASBOUNGI

Cher Richard, Cher Professeur Sennett, nous sommes très honorés de vous accueillir à ce « 5 à 7 » auquel, en raison de la pandémie, vous intervenez depuis la Grande-Bretagne. Est-ce une coïncidence que chaque fois que nous organisons cet événement autour de vous, un nouveau confinement soit annoncé ?

Aujourd'hui, alors que nous faisons face à de nombreux défis, toute personne intéressée par les questions urbaines devrait être en mesure de vous écouter. En effet, les personnes impliquées dans la fabrique de la ville sont appelées à redéfinir leur rôle, leurs engagements et leurs responsabilités. Vous vous qualifiez de pessimiste, mais vous pouvez sans doute nous redonner foi en l'avenir. Merci d'avoir accepté notre invitation.

Vous êtes l'auteur de très nombreux ouvrages sur la vie sociale dans les villes, les changements dans le travail, les théories sociales. Nous citerons notamment *The Hidden Injuries of Class* (non traduit), *Le travail sans qualités*, *La culture du nouveau capitalisme*, *Ce que sait la main* et, plus récemment, *Bâtir et Habiter*, paru en 2019, qui constitue une véritable leçon d'urbanisme. Plus récemment, vous avez écrit, avec Pablo Sendra, *Designing Disorder: Experiments and Disruptions in the City* (non traduit)

Vous avez reçu récemment de très nombreuses récompenses, le prix Hegel, le prix Spinoza, un doctorat honoris causa de l'université de Cambridge et la Médaille du centenaire de l'université de Harvard. Vous êtes enfin expert pour la COP26 au sein des Nations Unies.

Débattra à mes côtés Alain Bourdin, sociologue et urbaniste, professeur des universités et ancien directeur de l'Institut français d'urbanisme. Il enseigne en France et à l'étranger et dirige la *Revue internationale d'urbanisme*, ce qui atteste de son ouverture sur le monde. Il est l'auteur de nombreux ouvrages. Parmi les plus récents, *Faire centre, la nouvelle problématique des centres-villes* mais aussi *Metapolis revisitée*, *L'urbanisme des modèles et, tout récemment avec Pauline Silvestre, Du logement à la ville, ce que préfèrent les habitants*. Enfin je citerai le livre que nous avons écrit ensemble, qui a eu un beau succès et reste d'actualité, *Un urbanisme des modes de vie*.

Nous commencerons, cher Richard Sennett, par aborder votre travail auprès des Nations Unies. Vous vous êtes beaucoup investi dans la COP26 et avez notamment travaillé sur la question des réfugiés, attendus en masse avec le changement climatique. Votre engagement social est très affirmé et vous vous distinguez par le lien que vous faites entre le social et l'environnemental. Bien que la COP26 n'ait pas eu le succès escompté, pouvez-vous nous faire part de vos propositions pour l'avenir ?



RICHARD SENNETT, sociologue et urbaniste.

Débatteur : **ALAIN BOURDIN**, sociologue et urbaniste.

Programme conçu et animé par **ARIELLA MASBOUNGI**, Grand Prix de l'Urbanisme 2016



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



RICHARD SENNETT : En guise de présentation de mon travail, je souhaiterais commencer par décrire la situation déplorable dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Vous m'auriez demandé il y a dix ans si je travaillerais un jour sur le changement climatique, j'aurais certainement répondu « non ». Je suis un théoricien des villes et m'intéresse à la culture urbaine et à l'emploi. Le changement climatique paraissait donc très éloigné de mes recherches. Mais à l'instar de nombreux consultants auprès des Nations Unies, dès 2013 – soit environ deux ans avant l'Accord de Paris sur le climat –, l'impact du changement climatique sur les villes m'est apparu évident.

J'ai donc monté une équipe qui s'est penchée sur les réponses à apporter pour contrer ce phénomène. Nous avons notamment travaillé sur la question des réfugiés qui constituera, à n'en pas douter, un énorme enjeu pour l'Europe dans les dix à douze ans qui viennent.

Au lendemain de la COP 26, mon équipe et moi-même avons modélisé une étude prédictive sur l'utilisation de l'énergie dans le monde, qui m'a rendu particulièrement pessimiste. Au terme de ce travail, nous observons que, d'ici 13 à 14 ans, la part des énergies renouvelables dans l'énergie totale produite au niveau mondial – même si l'on y ajoute le nucléaire – ne représentera qu'un faible pourcentage, au maximum 21%.

Si cette étude se vérifie, cela équivalra à un réchauffement climatique d'au moins 2,5°C. Voilà donc l'urgence dans laquelle nous nous trouvons. Une urgence qui, si elle ne s'inscrit pas dans le temps politique (d'ici là, les mandats de la plupart des politiciens actuellement en fonction auront pris fin), concerne, en revanche, tous les citoyens de moins de 60 ans. Car, si nous continuons sur cette voie, nous aurons atteint un point de non-retour dans 13 ans ! Une inquiétude aujourd'hui largement partagée, y compris par les plus optimistes d'entre nous, qui considèrent que la situation appelle des solutions urgentes.

25 MILLIONS DE REFUGIES DANS LES VILLES EUROPENNES D'ICI 10 ANS !

Commençons par aborder l'impact du changement climatique sur les réfugiés : pour ce faire, je prendrai l'exemple de la Somalie, pays auquel je me suis particulièrement intéressé et qui constitue l'un de mes grands sujets de préoccupation.

La sécheresse et les inondations y provoquent déjà des déplacements de population bien plus importants que les conflits et les guerres civiles : car, dans ce pays aux paysages désolés où les activités pastorales n'ont plus droit de cité, il est désormais impossible pour un berger de survivre ! Loin de toucher la seule Somalie, ce problème concerne la totalité de la région du Sahel. Alors qu'en 2015 la guerre en Syrie avait provoqué la fuite vers l'Europe d'1,5 million de réfugiés, nous estimons que 25 millions de personnes (soit 10 fois plus que les migrations constatées en Syrie), devraient fuir la région dans les vingt années à venir ! La majorité de ces réfugiés devraient notamment affluer dans les villes européennes : Paris et Marseille, bien sûr, mais le phénomène affectera également des villes de taille moyenne telles Bordeaux ; cette dernière constituant d'ailleurs déjà un point d'ancrage des réfugiés climatiques.

La crise du Sahel qui submergera l'Europe interroge l'urbaniste que je suis : il s'agira, à n'en pas douter, de la plus grande crise politique qu'ait eu à affronter le Vieux Continent depuis la Seconde Guerre mondiale. Dès lors que faire ? Nous ne parviendrons pas à empêcher la sécheresse et la désertification. Mais nous pourrions en revanche fournir un statut à ces sans-papiers en leur offrant les mêmes droits que les réfugiés fuyant vers les villes européennes.

Comme vous le savez peut-être, la Convention de 1951 des droits de l'homme des Nations Unies distingue les migrants des réfugiés : aux termes de ce document, un réfugié est une personne présentant un risque fondé de persécution dans son pays natal. Un migrant y est au contraire



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



seulement défini comme personne résidant à l'étranger. Les réfugiés climatiques de Somalie sont donc légalement considérés comme de simples migrants. Sans papiers dans leurs pays d'accueil, ces Somaliens ne peuvent pourtant regagner les villes du Sahel dont ils sont originaires, villes dévastées par la désertification.

Nous essayons donc aujourd'hui de changer cette convention : en travaillant avec les Villes, nous œuvrons à faire reconnaître le statut de réfugié aux déplacés climatiques qui leur garantirait la citoyenneté leur permettant de travailler. L'idée est de leur reconnaître des droits dans les Villes, quand bien même ils ne seraient pas reconnus par les Etats. Il s'agit d'un processus légal particulièrement compliqué : s'agissant bien souvent de personnes analphabètes, des entretiens en face à face sont nécessaires pour établir ces documents indispensables leur garantissant une couverture sociale ou permettant à leurs enfants d'être scolarisés. Il s'agit là d'une entreprise particulièrement émouvante pour moi qui suis enfant de réfugié : je sais d'expérience à quel point il peut être difficile d'arriver dans un lieu où vous n'avez pas le droit de vivre.

Lorsque nous nous interrogeons sur la manière d'intégrer ces masses migratoires dans nos villes, quel modèle serait à privilégier ? Dans les années 1990, les Suédois ont choisi de ségréguer des réfugiés dans des quartiers communautaires quand les Néerlandais ont, au contraire, décidé de les intégrer dans le tissu urbain. Bien entendu, le second modèle a notre préférence et les Suédois regrettent d'ailleurs les ghettos de réfugiés qu'ils ont générés. Mais il s'agit, cette fois, d'un problème à très large échelle puisque 25 millions de personnes souffriront de déplacement. Dans ce contexte et, pour une ville comme Paris ne disposant pas de trois ou quatre-cent-mille appartements disponibles, comment les accueillir ?

Nous travaillons actuellement avec différentes villes à la modélisation de ces phénomènes migratoires. L'étude la plus avancée concerne la ville de Gaziantep en Turquie (hors Union européenne), laquelle a très intelligemment réussi à intégrer des groupes de réfugiés dans son tissu urbain. La chose est donc possible mais requiert un changement de mentalité dans les politiques nationales.

Actuellement, comme en Israël, certaines politiques tentent de répondre au problème de désertification. Sur ce territoire, des peuplements bédouins côtoient des implantations israéliennes, où l'usage des ressources reste localisé. On en voit très bien l'effet puisque, disposant d'une technologie plus efficace que le village bédouin, les israéliens y captent la totalité de l'eau qui ne profite donc pas aux villages bédouins, situés de l'autre côté de la barrière de sécurité.

ADAPTATION VERSUS ATTÉNUATION

Abordons maintenant la relation entre « adaptation » et « atténuation » et, pour illustrer cette différence, retournons à New York pour nous intéresser aux phénomènes météorologiques extrêmes qui deviendront de plus en plus fréquents aux États-Unis comme en Europe.

Je souhaiterais revenir sur deux projets (j'ai participé à l'un d'entre eux), développés après l'ouragan Sandy en 2012. Deux stratégies différentes s'offraient alors à nous pour faire face aux phénomènes d'inondation résultant de ce type d'ouragan :

- la première, celle de l'atténuation, proposait la construction d'une digue protégeant des phénomènes météorologiques extrêmes tels que les tempêtes. A Manhattan, un projet baptisé « Necklace », conçu par le cabinet danois Bjarke Ingels, consistait à mobiliser une énorme quantité de matériaux pour construire une digue, un mur anti-tempête suffisamment élevé pour protéger efficacement le sud de Manhattan.



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



- la seconde, dont mon équipe et moi-même sommes à l'origine, est l'adaptation mais il n'a malheureusement pas reçu les financements du gouvernement qui a préféré le premier projet. Notre proposition consistait à jouer sur les phénomènes d'inondation plutôt que de tenter de les refouler en créant des zones de végétalisation, non aux abords des zones concernées par les tempêtes mais en amont des cours d'eau de New York. Car, si les zones directement touchées par les tempêtes sont soumises à des forces destructrices, le phénomène de ressac est probablement tout aussi dévastateur : ces plantations permettaient d'atténuer la force de la montée des eaux qui en résultait. Ces deux stratégies nous interrogent sur la possibilité de contrer le changement climatique. Je ne crois que nous y parviendrons dans les 14 années dont nous disposons encore. Le phénomène est, à mon avis, irréversible. Pour le mesurer, prenons quelques exemples.

A Rotterdam, le Maeslantkering, l'une des plus grandes structures mobiles au monde protégeant des tempêtes de la mer du Nord, est un chef-d'œuvre d'atténuation. Sa construction a pris 45 ans, temps long dont nous ne disposons plus. Une alternative possible est la maison flottante de Rem Koolhaas, consistant à positionner des structures plus modestes sur des pontons ou ballons flottants pouvant absorber le phénomène de ressac produit par l'onde de tempête. La plupart des gouvernements optent pour des projets ambitieux dont la mise en œuvre requiert le temps long.

Un autre projet, réalisé par une de mes étudiantes, est, à mon sens, particulièrement intéressant. Comme vous le savez, les chaussées en bitume noir absorbent la chaleur et la retiennent. La proposition consistait à végétaliser les pourtours du réseau routier pour le rendre plus écologique. Ce projet, situé à Phoenix, ville traversée par de nombreuses autoroutes, consistait en un verdissement de la ville. Une très belle solution nécessitant malheureusement, là encore, un temps long (30 ans) dont nous ne disposons plus.

Dès lors, n'y-a-t-il pas moyen, particulièrement dans les zones urbaines, de lutter contre le réchauffement climatique à plus petite échelle ? Bien sûr, cela ne résoudra probablement pas totalement le problème mais l'adaptation demeure, comme nous allons le voir, un moyen d'action intéressant.

LUTTER CONTRE LE RECHAUFFEMENT CLIMATIQUE A PETIT ECHELLE

Avec les Nations Unies, nous nous sommes engagés dans la fabrication de revêtements visant à éclaircir les surfaces routières. Il s'agit d'une peinture à l'eau imprégnée de titane, utilisée notamment dans les villages grecs, et que l'on répand sur la chaussée pour réfléchir la chaleur. Ce procédé nécessitant peu de moyens a notamment été appliqué sur le toit d'un immeuble de Soho (New York). Facilement réalisable, il présente, en outre, l'intérêt de contribuer à la réduction du chômage de populations non-qualifiées.

On peut y ajouter des zones de basse altitude végétalisées (Bioswales ou bassin de biofiltration) permettant de traiter, d'absorber et de transporter le ruissellement des eaux pluviales acides et de lutter ainsi contre les phénomènes d'ouragans en réduisant le volume et le débit de ruissellement.

Vous m'avez demandé de vous fournir des motifs d'espérer : d'une certaine manière, j'ai assez peu d'espoir. Mais, si l'on s'intéresse à ce qu'il est encore possible de faire à plus petite échelle, il est alors possible d'agir : des stratégies d'adaptation (plutôt que d'atténuation) peuvent être efficaces pour contenir le réchauffement climatique et une multitude de choses pourraient être tentées.

Ce type de propositions soulève une importante question philosophique : ont-elles une utilité à long terme ? Car, si elles ont évidemment un impact, elles ne résolvent pas le problème de fond. Si l'on en croit le mouvement Deep Adaptation – dont l'un des principaux représentants est le philosophe américain Jem Bendell –, cela ne présente pas d'intérêt.



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



Mais une autre proposition – l’hypothèse de Gaia – à laquelle Bruno Latour a tant contribué – considère quant à elle que le changement climatique serait une tentative de la nature de se réapproprié ce que l’humanité lui a usurpé. C’est une proposition qui me semble importante car elle nous met en garde contre ce type de solutions.

A ce sujet, j’ai la même réaction que lorsque mes grands-parents ont fui le nazisme : quand bien même cela aurait été voué à l’échec, il fallait indéniablement le tenter. Il en est de même du changement climatique. Ne rien faire ou douter du résultat de nos actions au point de renoncer à toute forme d’initiative me semble résolument inhumain. N’avons-nous finalement pas pratiqué une forme de nazisme vis-à-vis du climat ? L’ensemble de ces réflexions m’occupent et si, jamais je n’aurais pensé créer ces zones de basse altitude végétalisées (Bioswales), je pense qu’en tant qu’urbaniste, nous en sommes malheureusement rendus là aujourd’hui.

ARIELLA MASBOUNGI : Vous êtes très engagé dans des projets d’urbanisme, notamment en Asie et vous donnez dans votre livre *Bâtir et Habiter* une véritable leçon de conception urbaine. Vous dites en particulier : « Les formes mixtes appellent des usages mixtes » et vous constatez que de moins en moins de concepteurs travaillent sur des plans comme le faisait Cerdà à Barcelone. Selon vous, le projet ponctuel et la figure du promoteur dominant et prennent l’ascendant sur l’urbaniste, la ville et le développement durable qui requièrent des visions plus larges.

En outre, vous consacrez un chapitre en cinq leçons sur la manière de dessiner la ville : vous y proposez des formes ouvertes construites autour de lieux centraux et parlez de l’art de « ponctuer » l’espace urbain. Vous invitez à réaliser ce que vous appelez des points d’exclamation mais aussi des points virgules aux intersections, des guillemets avec des variations sur les revêtements des rues et préconisez la « porosité » plutôt que la « ville de la coupure ». Vous travaillez sur l’incomplétude, l’inachevé et l’inachevable, permettant de laisser place à l’altérité.

En tant que sociologue vous expliquez, en somme, comment dessiner la ville, ce qui est merveilleux et rare à la fois puisque votre art de la conception urbaine est guidé par le social. Vous critiquez enfin la Smart City qui, à votre avis, contribue à abêtir les villes quand la « ville intelligente » est, au contraire, supposée inciter l’habitant à prendre part à la complexité et à la différence. Que pouvez-vous nous en dire ?

OUVRIR LES VILLES POUR EXPERIMENTER LA DIFFERENCE

RICHARD SENNETT : L’urbanisme, tel qu’il est conçu aujourd’hui, manque d’imagination. La plupart des propositions qui concernent la ville sont prévisibles, ce qui ne nous aidera pas à infléchir les évolutions climatiques. Ce qui m’intéresse principalement, ce sont les projets ou concepts qui, d’emblée, semblent impossibles en ce qu’ils présupposent une réflexion à mener sur les politiques publiques. De ce point de vue, la « ville du quart d’heure » n’est pas une provocation : il s’agit d’une bonne idée qui aura certainement un effet sur le changement climatique. Elle n’en sera pas moins inopérante en matière de réduction des inégalités et n’aura probablement pas d’effet sur la vie des populations.

Nous devons donc sortir de ces schémas de pensée faciles et réducteurs. Il serait en effet beaucoup plus intéressant, d’un point de vue sociologique, de promouvoir une certaine ambiguïté et de privilégier une porosité, notamment dans les lieux partagés par différentes classes sociales. A cet égard, si le XVI^e arrondissement de Paris abritait une communauté arabe – ce que la planification pourrait tout à fait organiser –, cette porosité créerait une vie citadine bien plus intéressante



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L’INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



qu'une «vie de quartier» marquée par l'homogénéité. Londres en constitue, de ce point de vue, un formidable exemple : après la Seconde Guerre mondiale, les urbanistes, majoritairement des socialistes Fabiens (échappant à l'influence communiste et plutôt orientés «centre gauche»), ont rebâti la ville en implantant des logements sociaux dans les quartiers riches. Et, quand bien même il ne s'agissait pas là d'une politique nationale, cela a transformé la Grande-Bretagne, en contribuant à créer un lien entre riches et pauvres dans l'espace urbain.

C'est cet urbanisme exigeant qui encourage l'éclosion de villes ouvertes à la diversité que nous voudrions voir triompher. Il s'avère évidemment difficile à mettre en œuvre mais c'est là l'ensemble des principes d'urbanisation que je présente dans mon livre et qui, seuls, permettraient enfin aux habitants d'expérimenter une vie plus riche et plus libre.

SMART CITIES : NE FERMONS PAS LES VILLES

S'agissant de la ville intelligente, je constate que deux principaux modèles, (l'un bon, l'autre moins) se dégagent. Le mauvais modèle est incarné notamment par Songdo, une Smart City de Corée du Sud. L'environnement y est totalement contrôlé et la technologie utilisée à des fins de contrôle centralisé des usages et des activités. A cet égard, on ne peut démarrer sa voiture si elle ne répond pas aux normes environnementales. Il s'agit là d'un modèle dans lequel les technologies de pointe servent, sous couvert d'écologie, à maintenir le pouvoir des autorités.

Le second modèle de ville intelligente est, quant à lui, notamment illustré par des réalisations au Brésil où la technologie est utilisée pour établir des budgets participatifs. Aujourd'hui, sous Jair Bolsonaro, cela fonctionne évidemment moins bien, mais l'idée de créer une communauté de 70 000 personnes interagissant pour décider ensemble de la manière d'employer leur argent constitue un type de Smart City intéressant qui, loin de prôner la recherche d'efficacité, vise en revanche à donner voix au chapitre au plus grand nombre. Il s'agit d'un levier d'inclusion plutôt que d'exclusion. Je ne suis donc pas contre les villes intelligentes, je suis contre l'utilisation d'une technologie ayant pour objet de fermer la ville.

ARIELLA MASBOUNGI : *La Ville éthique* est le sous-titre de votre livre mais également le titre de notre «5 à 7». Pour vous «la ville éthique» est une ville qui s'oppose à la production actuelle qui sépare les âges, les sexes et les classes sociales. La ville contemporaine serait également une ville ennuyeuse où la vie sociale ne prend pas place.

Or, si vous soulignez l'importance du dialogue social, vous indiquez également que la participation sociale ne se traduit pas nécessairement par de la justice sociale. «L'habitant, dites-vous, ne va pas spontanément vers l'équité et les valeurs de l'urbaniste et du citoyen ne s'accordent pas toujours», ce qui est très provoquant.

Alors que nous faisons face à un égoïsme social considérable, comment faire face à l'afflux de réfugiés auxquels il faudra accorder un statut ?

Comment agir dans ce contexte. Vous dites aussi que seul l'engagement social mènerait à la prise en compte des enjeux du développement social, mais que les temps sont distincts : il faut beaucoup de temps pour que le dialogue social aboutisse à une évolution des modes de vie dans le sens durable et nous avons peu de temps au regard des urgences climatiques et de biodiversité notamment.

Comment donc combiner le dialogue social pour une coproduction d'un monde solidaire capable d'affronter les menaces (de santé notamment) et le peu de temps dont nous disposons encore pour agir ?



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



LA VOLONTE DE CROIRE

RICHARD SENNETT : Je précise, tout d'abord, que j'appartiens à la même école de pensée que le philosophe anglais Isaiah Berlin. Cette école revendique la nécessité du conflit d'un point de vue éthique : en particulier lorsque des activités engendrent des inégalités en termes de droit de propriété par exemple.

Je suis un pragmatique américain mais, sur le plan philosophique, je n'en demeure pas moins attaché aux contradictions et à l'émergence de conflits que je ne cherche d'ailleurs jamais à résoudre par le moyen terme : concilier des systèmes irréconciliables aboutit, à mon sens, nécessairement à une déperdition de valeur. Il en va ainsi du conflit entre le temps du changement climatique et celui de la démocratie, ou de celui entre le temps du dialogue et de l'interaction sociale.

Le temps du changement climatique est un temps court dans lequel l'idée de justice est abandonnée pour faire prévaloir le discours. On ne peut concilier les choses, sauf à trouver une position médiane faisant perdre à nos idées toute pertinence. Prendre un peu plus de temps, appliquer un peu moins de démocratie, serait une manière de contourner la nature insoluble de ce conflit.

Et n'est-ce pas là le propre de l'être humain ? Être adulte ne revient-il pas à être confronté à des demandes qui ne peuvent toutes être satisfaites ? Face au changement climatique, l'ensemble de mes recherches sur le travail, l'artisanat, les activités physiques ou la vie urbaine m'ont démontré qu'il n'existe pas de solution.

LA SOLUTION n'existe pas ! Et nous ne trouverons de salut que dans les chemins contraires. En tant que philosophe, j'emprunte cette conclusion à Isaiah Berlin. Mais dans la tradition pragmatique de William James, un philosophe de la fin du XIX^e et du début de XX^e siècle, on retrouve également l'idée selon laquelle il nous faut faire des choix tout en sachant que nous aurions parfaitement pu opter pour le choix contraire : c'est ce qu'il appelle « la volonté de croire ».

Lorsque j'évoquais les réactions des uns et des autres sur des opérations telles le blanchiment des routes, cela revenait à dire, compte tenu de leur faible impact sur le changement climatique : « je le fais tout en sachant que cela ne suffira pas ! »

Il me semble que cela reste néanmoins la voie que nous devons emprunter. C'est la raison pour laquelle je me méfie tellement de la vaste entreprise que constitue les Think Tank lorsqu'il s'agit de relever les défis urbains : ils donnent lieu à de l'infantilisation et se révèlent, à mon avis, immoraux. Il n'y a pas de solution, mais des solutions contraires et, l'accepter, c'est justement commencer à devenir éthique.

ARIELLA MASBOUNGI : Il n'y a pas de solutions simples.

RICHARD SENNETT : Il y a des solutions incompatibles, qui se contredisent. Et accepter cela, c'est commencer à agir éthiquement.

ARIELLA MASBOUNGI : Vous êtes un homme d'action. Vous avez beaucoup réfléchi et écrit sur les conséquences de la pandémie de COVID-19 qui n'est d'ailleurs pas terminée. Je vous ai lu dans le *New York Times* et dans le *Courrier international* et vous nous mettez en garde contre trois principaux écueils :

- le risque de perte de liberté auquel nous pourrions nous habituer,
- l'accroissement des différences et des inégalités sociales qui, en tant qu'homme de gauche, vous préoccupe,



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



- le rôle important de la nécessaire densité et sa compatibilité avec la santé et la qualité de la vie. Alors que l'économie est dans les villes et que l'acceptation de l'autre et des différences sociales ne peuvent se faire que dans la ville dense, la pandémie a accéléré une forme d'exode urbain. De ce point de vue, vous défendez une densité raisonnable intégrant les espaces verts et compatible avec la santé.

C'est un sujet tout à fait majeur aujourd'hui en France où beaucoup d'associations pointent les dangers de la densification sous le terme « bétonnage ». Que pouvez-vous nous en dire?

FLEXIBILITE ET ADAPTABILITE

RICHARD SENNETT : Je répondrai de manière complexe. Sur la question de la densité, le conflit est à la fois soluble et insoluble. Dans la mesure du possible, nous devons construire des structures plus flexibles que celles que nous réalisons depuis le siècle dernier.

Un gratte-ciel, cette boîte faite d'acier et de verre, est une structure bien trop rigide pour être en mesure de répondre aux phénomènes climatiques extrêmes. Dans ce type d'édifice à fort impact écologique car très consommateur d'énergie, on ne peut même pas ouvrir les fenêtres. Dans le même temps, les gratte-ciels donnent lieu à des environnements très denses. Mais, plus grave encore, ils constituent des structures figées incapables de supporter les phénomènes extrêmes. Comment donc bâtir des structures capables de réagir aux crises ?

Il nous est impossible de prévoir les formes que prendra le changement climatique. Dès lors, les habitats qu'il nous faudra imaginer pour le contrer se révéleront tout aussi inattendus. De même, dans le futur, de nouvelles maladies surgiront et si nous sommes aujourd'hui confrontés à la pandémie, d'autres types de maladies émergeront telles celles résultant de la pollution de l'air appelée à s'aggraver et requérant des configurations propres du bâti.

Pour résumer mon propos, la question de la densification des villes nous interroge sur notre capacité à insuffler à nos constructions modernes davantage de flexibilité et d'adaptabilité, sans lesquelles elles ne seront pas susceptibles d'évolution dans le temps. Les structures plus anciennes du XVIII^e et du XIX^e siècle disposaient de cette qualité leur permettant de servir de nombreux usages tandis que l'architecture moderne en est dépourvue. Il nous faudra un réveil des consciences pour être en mesure d'accoucher de constructions capables d'accueillir cette histoire en perpétuelle évolution.

LA BANALISATION DE L'EXTRÊME

S'agissant de la pandémie, je suis très préoccupé par la banalisation de l'état d'urgence. A cet égard, les mesures d'exception qui en découlent (se tenir à un mètre cinquante les uns des autres par exemple), sont devenues la norme. Je n'ai aucun doute sur le fait que, grâce aux traitements et à la vaccination, nous nous sortions de cette crise mais je redoute en revanche la bureaucratisation, l'institutionnalisation et la banalisation de notre gestion de l'extrême. L'utilisation du terme de « distanciation sociale » en est un exemple frappant : nous avons évidemment besoin de distanciation physique mais nous redoutons en revanche l'isolement social qui pourrait en résulter.

De ce point de vue, quels seront les effets de la pandémie sur la condition des classes ? Car la stratégie d'isolement est une stratégie de classe s'appliquant aux employés de bureaux travaillant sur ordinateurs. Mais quid de la classe ouvrière dont les métiers (les travailleurs en charge du nettoyage des bâtiments par exemple), bien souvent, ne se prêtent pas à ce type de stratégies ? En ce sens, la pandémie exacerbe les conflits de classes en déclassant la classe ouvrière, davantage exposée à la maladie du fait même de l'impossibilité de télétravailler.



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



Et si le gouffre entre les classes ouvrière et moyenne est assez évident, une fossé se creuse également au cœur même des classes moyennes. Car quel est le résultat du télétravail pour ces catégories socioprofessionnelles ? Les professions qui se prêtent le mieux aux télétravail sont des professions routinières orientées vers des tâches bien précises, souvent basées sur le discours. A Londres ou à New York, nous avons observé que le télétravail transforme la structure de l'emploi. Il est, évidemment, une formidable opportunité pour les grandes entreprises qui peuvent, en confinant leurs employés routiniers, diminuer la taille de leurs bureaux et réserver le privilège des interactions sociales aux cadres supérieurs réalisant un travail d'interprétation, cela tout en faisant des économies importantes sur le foncier. Mais il comporte aussi le risque de creuser le fossé entre classes moyennes et classes moyennes supérieures, ce qui ne manquera pas d'augmenter les inégalités. On le voit, la technologie favorise les inégalités. Sur cette note déprimante, je suis très curieux de ce qu'Alain Bourdin me répondra.

ARIELLA MASBOUNGI : Merci Richard. Alain Bourdin exposera les raisons pour lesquelles tout le monde doit vous lire et la place importante que vous occupez en matière d'urbanisme. C'est un sociologue comme vous, très impliqué dans les projets urbains.

RICHARD SENNETT : J'attends de lui qu'il me critique.

ALAIN BOURDIN

Je ne tirerai pas de conclusions mais je souhaiterais en revanche vous parler de Richard Sennett qui présente, comme moi, la spécificité rare d'être sociologue et de participer, dans le même temps, activement à la fabrication de la ville. Il est donc pour moi une référence centrale, cela d'autant plus que, dans une autre vie, j'ai appartenu à un groupe de jeunes sociologues qui voulaient développer en France des approches en termes d'expérience, de vie quotidienne et d'individus. Richard Sennett était une de nos grandes références.

Il appartient à la catégorie rare des grands intellectuels américains tournés vers l'Europe. De lui, nous savons qu'il écrit des romans, que sa vraie vocation était d'être musicien professionnel, qu'il pratique l'urbanisme professionnellement, qu'il aime faire la cuisine et s'est intéressé au théâtre de rue, notamment à Paris.

Nous savons qu'il est de gauche, qu'il a beaucoup participé aux activités de l'ONU et qu'il est le mari de Saskia Sassen : tout cela constitue une figure d'intellectuel très différente de celle du chercheur académique comme nous la connaissons en Europe.

Sennett a quelque chose d'infiniment précieux pour nous : son expérience mondiale. Outre sa contribution aux recherches sur le réchauffement climatique, il a travaillé dans de nombreuses régions du monde en particulier en Asie, en Inde et en Chine. Et quand vous lirez *Bâtir et Habiter*, vous mesurerez sa capacité à réconcilier des mondes différents comme le montre sa présentation de monsieur Sudhir, ce marchand informel place Nehru à Delhi.

Dans le même temps, Richard Sennett a construit une pensée sur la durée qui, tout en restant cohérente, ne cesse d'évoluer. Il est intéressant de noter à quel point il se rapproche du mouvement pragmatique de Dewey, James et Peirce et de savoir qu'il a travaillé avec l'auteur de *La Foule solitaire*, David Riesman ; qu'il est historien au départ, qu'il a travaillé sur la classe ouvrière avec des méthodes ethnographiques.

Un point d'histoire : en 1977, il a publié *The Fall of Publicman* traduit en français par *Les tyrannies de l'intimité*. Ce livre souligne l'importance de la vie publique comme phénomène urbain, un



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



phénomène apparu au XVIII^e siècle et qui connaît toutes formes de transformation dans la suite de son œuvre. « La caractéristique de la ville et la vie publique, dit-il, ne marche que quand elle est fondée sur une relation émotionnelle satisfaisante avec des étrangers. » Le problème intervient donc lorsque la relation n'est plus satisfaisante, l'étranger devenant alors une menace et se renfermant, en conséquence, dans la sphère privée.

Une question devenue récurrente qui donne lieu à un célèbre échange dans le *New York Times* au début des années 1980 entre Richard Sennett et Christopher Lasch et rencontre le grand débat sur l'individualisme qui mobilise une partie des intellectuels français dans la même période .

Il faudrait encore ajouter que Richard Sennett est né à Chicago a Cabrini Green Housing Project, soit l'un des premiers quartiers à mixité sociale des États-Unis ; que sa mère était une travailleuse sociale liée à l'école de Chicago dont on oublie parfois combien elle a été importante dans la connaissance des villes et de leurs habitants.

Revenons maintenant au livre *Bâtir et Habiter* qui s'inscrit dans une trilogie comprenant également un ouvrage consacré à l'artisanat, *Ce que sait la main*, et un livre sur la coopération intitulé *Ensemble* dont je voudrais citer la préface :

« Voici quelques années, je décidai d'écrire une trilogie sur les compétences dont les gens ont besoin dans la vie quotidienne . J'ai commencé par une étude de l'artisanat, l'effort pour bien fabriquer des objets matériels. 'Bien faire en soi', expliquai-je est une capacité commune à la plupart des êtres humains mais notre société moderne n'honore pas ce savoir-faire comme elle devrait. L'artisan qui est en chacun de nous demande à être libéré », une idée importante.

« Alors que j'écrivais cette étude, je n'ai cessé d'être frappé par un atout social particulier dans le travail pratique. La coopération huile la mécanique qui permet de faire les choses [...] La coopération est inscrite dans nos gènes mais ne saurait demeurer figée dans un comportement routinier. C'est particulièrement vrai quand nous avons à faire à des gens différents de nous. Avec eux, la coopération devient un effort exigeant [...] J'ai donc voulu étudier la coopération comme un art. Elle requiert des gens qu'ils sachent se comprendre et se répondre en vue d'agir ensemble, mais c'est un processus épineux, fourmillant de difficultés et d'ambiguïtés qui peuvent souvent avoir des conséquences destructrices. »

Richard Sennett, on le voit, est loin d'être naïf dans la réflexion actuelle sur les migrations.

« Le dernier volet de mon projet est devant moi, un livre sur la manière dont on fait les villes. Elles ne sont pas bien faites de nos jours. L'urbanisme est un art en péril. Matériellement, l'urbanisme est trop souvent homogène et rigide dans ses formes ; socialement, les constructions modernes ne gardent qu'une vague empreinte de l'expérience personnelle et partagée. »

Ce projet de trilogie est porté par la volonté, je le perçois ainsi, de choisir, dans le discours et la méthode, de parler d'abord de la méthode avec un choix centré sur l'expérience individuelle et collective.

On pourrait également évoquer la notion d'épreuve (utilisée de manière par Pierre Rosanvallon dans un livre extrêmement intéressant), qui vient de Martuccelli et au delà du pragmatisme. Nous retrouvons cette dimension dans le travail de Richard Sennett qui explore également l'idée d'une société par couches diverses et très complexes.

Richard Sennett a donc une approche tout à fait singulière et opérationnelle de l'urbanisme. En France, l'histoire de l'urbanisme, assez brillante et notamment illustrée par Françoise Choay, est d'abord une histoire des idées. Sennett propose, pour sa part, une histoire de l'urbanisme comme réponse aux problèmes urbains et comme un ensemble de pratiques produisant la ville. L'urbanisme, donc, moins comme idée, que comme action.



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



Il développe également l'idée de dispositifs spatiaux qui facilitent l'acceptation de l'altérité. Citons, enfin, tout ce qui touche à la méthode, à la notion de membrane et à la manière dont elle est utilisée. Grâce à des modes de raisonnements inhabituels, Sennett insiste sur l'intérêt d'un «raisonnement contrefactuel», ce que font les historiens dans les uchronies et ce qui renvoie aussi à l'abduction chez Peirce.

Ce qui me plaît particulièrement chez lui, c'est d'abord le style du romancier ; une tranquillité, une pensée ouverte et libérée des contraintes de l'écriture académique. Son art d'utiliser des catégories d'analyse très simples pour en tirer des conclusions sophistiquées est également à souligner.

Enfin, comme il l'indique dans son livre :

« Le rôle de l'urbaniste et de l'architecte serait d'encourager cette complexité et de créer une ville synergique plus importante que la somme de ses parties mais dans laquelle des poches d'ordre orienteraient les gens. Du point de vue éthique, une ville ouverte tolérerait, bien sûr, la différence et promouvrait l'égalité mais elle œuvrerait plus spécifiquement à libérer les individus du corset de l'immeuble et du familial en créant un espace dans lequel ils pourraient expérimenter et élargir leurs expériences. »

ARIELLA MASBOUNGI : Richard Sennett, vous reconnaissez-vous dans ce portrait ?

RICHARD SENNETT : J'aimerais être la personne qu'il vient de décrire. Merci beaucoup Alain pour ces mots. Pourrais-je poser une question en guise de réponse car j'ai le sentiment que vous êtes, comme moi, très inquiet. Comment peut-on être un intellectuel sans faire usage d'une démarche académique ou universitaire ?

Lorsque les gens me décrivent comme professeur de sociologie, cela m'inquiète car c'est, il me semble, une vision réductionniste de la vie intellectuelle. C'est un sujet aux contours imprécis. Dans mon œuvre, je tente en effet perpétuellement d'être transparent sans être simple. Je veux être compris sans simplification. C'est, en soi, un projet intellectuel qui n'a malheureusement plus de résonance dans la vie académique et n'a pas de valeur comme façon de communiquer.

Paradoxalement, je trouve ce moment intéressant. La diminution du nombre de postes universitaires devrait nous permettre d'imaginer un nouveau type d'intelligentsia composé de personnes qui ont été exclues des universités et, qui, quelle que soit la vie qu'elles mènent, ne sont pas pour autant dénuées de capacité de penser. Je mesure à quel point la vie intellectuelle peut sembler démodée et « fin de siècle ». Et j'en tire comme conclusion – et ce n'est pas péjoratif à mes yeux – que l'attention portée aux adolescents et aux jeunes adultes serait sans doute moins infantilisante si elle s'accompagnait d'une pédagogie réfléchie.

A 20 ans, je lisais énormément de livres que je ne comprenais pas toujours entièrement : Dostoïevski par exemple, que je relis d'ailleurs aujourd'hui. Mais si l'on me l'avait alors enseigné, l'analyse que l'on m'en aurait proposé se serait certainement révélée réductrice. On peut espérer la réapparition d'une classe intellectuelle qui ne soit pas réprimée par le monde académique et qui comprenne qu'avoir une vie intellectuelle, c'est également s'imprégner d'autres formes d'action...

Grâce à Michel Foucault, j'ai eu la chance d'enseigner au Collège de France et ce fut une expérience fantastique : il y avait là un groupe de gens tout à fait divers comprenant parfois des sans-abris. Or, je n'ai pas su communiquer correctement avec eux parce que je leur parlais comme un professeur au Collège de France. Ce fut très important dans mon évolution en tant qu'intellectuel et il m'a fallu trouver une nouvelle manière de communiquer. Il est utile de dire aux jeunes qui ne peuvent aspirer à une vie académique qu'il existe une autre manière, tout aussi satisfaisante, d'avoir une vie intellectuelle.



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



ARIELLA MASBOUNGI : Nous allons maintenant prendre quelques questions...

CHAT : Que peut faire l'urbaniste pour créer des villes plus adaptables quand le mal causé par le changement climatique sur les habitants est déjà là et comment voyez-vous la question des villes productives dans leur dimension économique mais aussi sociale et environnementale ?

RICHARD SENNETT : La réponse classique à votre question se trouve chez l'urbaniste américaine Jane Jacobs. Pour elle, une ville productive est principalement composée de petites entreprises ouvertes sur la rue.

Je ne crois pas cela encore possible. Nous vivons dans une économie globale et ma compagne, Saskia Sassen, est à l'origine d'une grande partie des recherches sur le monde productif dans les villes à l'échelle globale. Je pense en revanche que la gestion des injustices résultant de la mondialisation pourrait être gérée localement. Pensez par exemple à la manière dont les syndicats pourraient être organisés à l'échelle de la ville : pour faire émerger des communautés locales, il faut penser les syndicats et la représentation du travail *in situ*. Quand j'ai écrit *Travail sans qualités*, mon livre sur le monde capitaliste, je suis allé vivre six mois dans la Silicon Valley et je me suis rendu compte que, même dans ce monde *high tech*, il y avait une structure de classe très marquée dans laquelle, en bas de l'échelle sociale, le codeur, pour qui le on-line est une manière de s'organiser convenablement, était en réalité oppressé car, pour lui, c'en était fini de la communauté en face à face et des interactions sociales qu'il considérait comme dépassées. Ces populations travaillant en équipe chez Google ou Microsoft à Seattle auraient sans doute pu lancer une action au niveau local à San Francisco, permettant d'arrêter la machine. Mais leur réflexion sur la réponse à apporter aux problèmes d'exploitation et de travail se faisait à l'échelle du monde. A partir de là, les jeux sont faits, les puissants sont aux manettes.

Quelles sont les voies pour reconstruire un mouvement ouvrier à l'échelle de la ville plutôt que du monde ? C'est à mon avis la seule manière de lutter contre les injustices créées par le capitalisme et j'aimerais, si j'en ai le temps, écrire sur ce sujet.

ARIELLA MASBOUNGI : Vous nous avez répondu sur la question de la ville adaptable en parlant de bâtiments adaptables, ce qui est très important et se trouve dans votre livre et dans vos interventions. Nous prenons d'autres questions.

CHAT : Quelle place et quel rôle pour les communes, les régions et l'État dans la production de la ville ? Faudrait-il, à votre avis, miser sur un État fort ou au contraire sur l'émission de décisions locales aboutissant parfois à un manque de cohérence ?

ARIELLA MASBOUNGI : C'est une question très française.

RICHARD SENNETT : Sans doute mais le problème, lui, n'est pas proprement français : aux Etats-Unis le retour de Trump semble probable et c'est au niveau local qu'une résistance pourrait s'organiser. De nombreuses villes réfléchissent d'ailleurs aujourd'hui à la manière de se détacher de l'Etat fédéral pour résister au fascisme. Alors que, grâce à Trump, des institutions telles que la Cour Suprême se sont littéralement droitisées, c'est en se détachant du gouvernement fédéral que nous pourrions faire œuvre de résistance. New York, Boston, Chicago et Los Angeles ne font pas à proprement parler partie des Etats-Unis dans la mesure où elles ne ressemblent pas à l'Amérique de Trump. Elles devront donc agir en tant que villes !

ARIELLA MASBOUNGI : Peut-on imaginer un gouvernement conduit par des villes ?



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI

Richard Sennett

Faire la ville éthique

Compte-rendu (suite)



RICHARD SENNETT : Un gouvernement des villes pourrait être source de tension. C'est là toute la contradiction. On ne peut pas être à la fois un Américain et un Américain de Trump. Le résultat est donc une identité divisée. Cette question s'applique également aux immigrés, qui ne peuvent à la fois vivre leur vie d'immigrés et d'Américains.

CHAT : Dans une Europe déjà très densifiée, comment intégrer les populations que nous allons devoir accueillir dans le tissu urbain existant ?

RICHARD SENNETT : Sur cette question les Pays-Bas illustrent toute l'absurdité du problème. Ce pays, prétendument en situation de saturation parce que trop densément peuplé, ne pourrait, dès lors, accueillir davantage de migrants. Mais le territoire urbain dense des Pays-Bas n'occupe en réalité que 8% du sol. Le Royaume-Uni, qui prétend ne plus avoir de place pour les migrants, invoque ce même argument. Mais le territoire urbain dense ne constitue que 3% du territoire national. La question de la densité n'est donc qu'un prétexte.

ARIELLA MASBOUNGI : Certes, mais comment tenir compte du ressenti des populations qui se dégagent en Europe face à cette préoccupation, quand bien même elle ne serait pas fondée ?

RICHARD SENNETT : La première réponse à leur opposer est que cela relève du fantasme. Il faudrait ensuite les interroger sur les causes de ce fantasme lorsque l'on parle de migrants. Il faut déplacer le débat sur la question du ressenti et ne pas se focaliser sur les migrants. Les pressions visant à rendre la société plus fermée sont si fortes, les croyances en ce sens si ancrées et le fantasme si profond que l'on aura du mal à résoudre le problème.

Il se peut qu'à l'arrivée de 25 millions de réfugiés climatiques, nous assistions à un véritable chaos : les rejeterons-nous à la mer, qui sait ? Ce fantasme selon lequel l'Europe serait déjà saturée et largement partagé par les populations se fonde en réalité sur la peur de l'autre. Elles se disent : « Je ne peux pas le supporter, c'est trop pour moi. »

CHAT : La santé, qui interpelle tous les aspects relatifs au développement durable mais aussi au bien-vivre, est-elle une bonne clé d'entrée dans les projets de développement urbain ?

RICHARD SENNETT : Je ne le crois pas, une seule clé d'entrée ne peut en elle-même concentrer l'ensemble des défis auxquels nous sommes confrontés et la question de la gestion de la santé par les villes me semble mineure. Il n'existe pas un seul « point d'entrée » concentrant l'ensemble des problèmes auxquels nous sommes confrontés. C'est d'ailleurs la condition même de l'urbanité, les notions s'entrechoquent et se contredisent et un seul de ses aspects ne peut tout réconcilier pour servir de ciment à la société.

ARIELLA MASBOUNGI : C'est pourquoi nous devons relire vos livres, car c'est ce que vous y expliquez. Il n'y a pas une question mais tant de questions. Vous avez été très complet dans votre présentation et vos réponses et cela a été un honneur de vous recevoir, même si ce fut malheureusement à distance...

RICHARD SENNETT : Cette pandémie sera bientôt derrière nous... Je tiens à vous remercier de m'avoir invité et j'ai été très touché par la merveilleuse description d'Alain Bourdin, peut-être trop élogieuse d'ailleurs. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir une fois cette crise derrière nous.

ARIELLA MASBOUNGI : Merci vivement à vous.

RÉALISÉ PAR CLÉLIA FORTIER



POUR ACCÉDER À LA CONFÉRENCE VIDÉO DE RICHARD SENNETT DANS SON INTÉGRALITÉ, CLIQUER ICI



POUR ACCÉDER À L'INTERVIEW VIDÉO DE RICHARD SENNETT PAR ARIELLA MASBOUNGI, CLIQUER ICI